

Une colonie particulière



Nous l'avons dit précédemment, la colonie de la Citadelle se démarque du système des colonies d'accueil des enfants basques mis en place par le gouvernement par la dimension de sa structure et du nombre de réfugiés qu'elle abrite. Cependant ce ne sont pas les seules caractéristiques qui la différencient des autres. Nous verrons cela à travers son système éducatif, son approche de la culture et de la langue basque, son approche de la religion, de sa fréquentation par des personnalités extérieures mais aussi par la mémoire de l'exil qui est entretenu autour de cette colonie.

I/ Un système éducatif particulier

Lorsqu'au cours du printemps et de l'été 1937 le gouvernement basque installe ses différentes colonies, il accompagne automatiquement celles-ci d'enseignants pour mettre en place des cours et un système scolaire propre aux refuges d'enfants. Pour cela dès le début de l'évacuation le gouvernement basque a affecté des maîtresses et des professeurs par établissement. Mais la question est de savoir quel type d'enseignement il veut dispenser à ces enfants.

La continuité des écoles basques

Pour comprendre le système mis en place il faut revenir au début de la seconde république. Comme nous l'avons vu auparavant, lorsqu'en 1931 la République est proclamée, les nationalistes basques ont bon espoir de voir le statut d'autonomie accordé comme ce fut le cas pour la Catalogne. Or pour ce qui est de l'enseignement il se passe la même chose. Le 29 avril 1931, un décret autorise le bilinguisme en Catalogne tant au niveau administratif que pour l'éducation tout en précisant que toutes les langues maternelles de la péninsule pourront suivre le même chemin. Au Pays Basque la *Sociedad de Estudios Vascos*¹ (SEV) remet alors un plan d'application du bilinguisme dans sa région au ministre de l'Instruction publique. Mais là encore les choses traînent sur plusieurs mois et pendant ce temps, le 13 mai 1931, le gouvernement de Madrid publie une circulaire qui propose la suppression de l'enseignement religieux à l'école et une laïcisation du système scolaire. Or, comme nous le savons, les Basques étant de fervents catholiques, ils s'opposent fortement à cette idée tout comme le clergé

¹ Société des Études Basques.

espagnol. Les associations rattachées au PNV tel que *Juventud Vasca*¹ et *Emakume-Abertzale-Batza*², qui se sont développées depuis la chute de la dictature, soutiennent alors l'idée de créer leur propre système éducatif qui serait catholique et basque sans attendre ni le statut d'autonomie, ni de loi venant de l'État. *Eusko Ikastola Batza*³(EIB) est fondé le 4 mars 1932 avec le soutien du PNV pour créer une école qui défend les valeurs catholiques, la langue et la culture basques. Petit à petit s'ouvrent alors des écoles dans les endroits où le nationalisme basque est très fort. Les ressources financières étant limitées, le fonctionnement des établissements est plutôt spartiate. Cependant d'année en année de nouvelles classes ouvrent et à la fin de l'année scolaire de 1936 il y a 1079 enfants répartis dans 14 établissements alors qu'ils étaient 802 à la fin de la première année scolaire en 1933⁴.

L'EIB se définit comme un organisme basque et catholique dont les valeurs ont une place prépondérante dans l'enseignement qu'il veut dispenser. Mais le système éducatif mis en place va bien au-delà des modes d'enseignements classiques. Ces écoles ont bien sûr un caractère patriotique car on y apprend l'histoire du Pays Basque et la langue basque mais les méthodes d'enseignements voulues par l'organisme sont très différentes de celles en vigueur à l'époque. Il préconise à l'école primaire une formation de l'esprit plutôt qu'un apprentissage méthodique de toute une série de données qui restent vagues pour l'enfant. Partir de sujets concrets pour susciter l'intérêt de l'enfant et le faire réfléchir. La volonté est de connecter l'enseignement avec ce que l'enfant voit, entend et touche⁵. L'*euskara* s'apprend avec une méthode directe nommée *Jarduketera* et l'éducation religieuse se fait de façon déductive. Pour l'histoire et la géographie on se base sur l'environnement et pour cela les sorties de classes sont courantes. Les classes sont organisées autour d'une grande table commune pour « créer dans la classe une atmosphère de liberté, mobilité et d'indépendance de l'enfant »⁶. L'enseignement dans les communes de majorité bascophone se fait intégralement en basque avec l'espagnol en seconde langue alors que dans les endroits hispanophones c'est

1 Jeunesse Basque.

2 Fédération des Femmes Patriotes.

3 Fédération des Écoles Basques.

4 ARRIEN Gregorio, *La generación del exilio. Génesis de las escuelas vascas y las colonias escolares 1932 – 1940*, Ed. Ondura, Bilbao, 1983, p.107.

5 *Ibidem*, p.92.

6 “Crear dentro del aula el ambiente de libertad, movilidad e independencia del niño” *Ibidem*, p.92.

l'inverse. À partir de 12 ans, les élèves suivent des cours de professionnalisation avec notamment l'apprentissage de notions d'agriculture pour les garçons et de comptabilité pour les filles. Pour encadrer ces enfants, l'EIB forme ses propres enseignants qui malgré leur inexpérience et leur jeunesse font preuve d'un grand enthousiasme¹.

En octobre 1937, alors que le statut basque est approuvé et que le PNV dirige le premier gouvernement autonome, s'ouvrent des négociations pour que l'EIB intègre le système éducatif de la région. L'objectif étant de lui donner l'appui officiel du gouvernement et ainsi augmenter considérablement sa capacité d'accueil des enfants. Le gouvernement veut clairement en faire la référence de l'éducation basque. Mais la situation militaire devenant alarmante, l'évacuation des enfants prend le pas sur le reste et on propose alors aux *andereños*² de les accompagner. Une fois arrivé en France, dans les colonies dirigées par le gouvernement basque, le département de la culture prend des mesures pour reproduire le modèle des écoles basques alors que dans les autres colonies de France, les enfants sont intégrés à l'école publique, même si au moins une maîtresse de leur pays d'origine accompagne chaque refuge.

L'école dans la Citadelle

À la Citadelle aussi on reproduit le système des *ikastolas*. Il faut tout d'abord noter que le directeur de la citadelle Bizente Amezaga était, avant l'évacuation de la Biscaye, le directeur de l'enseignement primaire nommé par le gouvernement basque. Il est donc le plus à même de continuer le projet éducatif mis en place avant la guerre. Il a avec lui, comme nous l'avons vu précédemment, un groupe d'une trentaine d'enseignants dont une grande partie travaillait dans les écoles basques. Les élèves sont répartis selon l'âge, le sexe et le fait d'être bascophone ou pas et se retrouvent dans des classes de plus ou moins vingt élèves. Pour chaque classe il y a une maîtresse attitrée qui se charge de la plus grande partie des cours. Les enfants de moins de 14 ans ont en moyenne 4h de cours par jour excepté le dimanche³ tandis que les *mayorcitos* ont trois heures de plus dans la semaine. Les cours des petits ne durent pas plus d'une demi-heure et on

1 *Ibidem*, p.95.

2 Maitresses en basque.

3 On remarque là le rythme scolaire très faible en nombre d'heures de classes dont on ne donne pas de véritable explication. On ne sait si c'est le fait de l'application de nouvelles méthodes ou par manque de moyens.

organise des sorties tous les jeudis et dimanches après-midi si le temps le permet. De plus dans la philosophie des écoles basques on organise fréquemment les cours à l'air libre dans le grand champ qui se trouve à la sortie de la Citadelle¹. D'autre part, le père Pedro Unzueta, un des trois prêtres de la Citadelle, prend souvent à sa charge les enfants pour pratiquer du sport à l'extérieur de la forteresse : gymnastique, football, pelote basque...

À l'arrivée du groupe on considère que 60% des jeunes sont bascophones tout comme près de la moitié des enseignants². La conservation et l'utilisation de la langue et de la culture étant primordiales pour l'encadrement, ceux qui parlent déjà la langue assistent à des cours de basque pour le perfectionner tandis que les autres suivent des cours pour l'apprendre. D'autre part tous assistent chaque semaine à des cours de musique qui sont dispensés par deux professeurs de musique ; on y apprend le solfège, à jouer de la musique mais surtout les chants basques.



Photographie n°19 :

Cette photographie a été prise dans une classe. Des élèves assis devant des tables d'école écoutent attentivement leur enseignant qui est Miguel Arruza ; nous sommes donc dans un cours de Basque. Or nous pouvons remarquer une chose : à part des bancs et des tables il n'y a rien d'autre dans la classe. Les élèves n'ont ni

1 EAH- AHE. Archivo Histórico del Gobierno Vasco. Fondo del Departamento de Cultura . Secretaría General . Vol: 75 hojas- leg: 480- N° leg: 01. Rapport de 65 pages du directeur... *Op. cit.*, p.31.

2 ARRIEN Gregorio, *La generacion del ...*, *Op. cit.*, p.247.

cahiers, ni livres pas même de feuilles et donc rien pour écrire. Donc si l'objectif de cette photo est de montrer que les enfants suivent à la Citadelle une scolarité normale, elle trahit en fait un réel manque de moyens et de matériel scolaire. Il se pourrait qu'il y ait un tableau derrière le professeur mais rien n'est moins sûr. D'ailleurs Jon Ajuria confirme ce manque de matériel :

« Malgré le fait que nous n'ayons pas de livres et très peu de cahiers nous allions tous les jours en classe et nous faisons avec. »¹

La section jeunes

Au début de l'année 1938, l'encadrement prend la décision de séparer les plus grands des autres. Dans un rapport envoyé en mars 1938, Luis Arbeloa explique sa volonté de créer une Section Jeunes pour préparer ces jeunes adultes à la vie et au travail. On veut « créer des hommes utiles à la patrie (...) et utiles à la colonie ² ». Leur apprendre un métier tout en servant la colonie présenterait pour le directeur un gain économique non négligeable. De plus, il pense que cette méthode peut servir de modèle pour les Basques mais aussi pour le pays qui les accueille. Enfin, on veut aussi occuper ces adolescents car le rapprochement entre filles et garçons qui développe des affinités mutuelles, n'est pas du tout apprécié. Il est mis sur le compte du temps libre trop important dont ils disposent.

Les cours supplémentaires des plus grands sont, comme ils l'étaient en Euzkadi, consacrés à la formation plus pratique que l'on peut appeler de professionnalisation. Ainsi les garçons qui reçoivent des notions de culture générale, commerce, français, anglais, dessin et peinture dans l'optique de les préparer au bac ou du moins pour qu'ils en aient le niveau auraient d'autres cours. Il est en projet de mettre en place des cours plus manuels d'ébénisterie, charpente, ferronnerie, électricité et cordonnerie probablement avec les membres du personnel. Les filles quant à elles, ont des cours de taille, couture, repassage et cuisine³. Elles aident ainsi à préparer les repas quotidiens et à confectionner les vêtements des autres enfants. Le nouveau directeur a aussi le projet d'installer un potager au pied des remparts pour dispenser des leçons de jardinage et

1 Jon Ajuria, enfant qui a été hébergé à la Citadelle, témoignage recueilli le 24/02/2015 à Bilbao.

2 EAH - AHE . Archivo Histórico del Gobierno Vasco. Fondo del Departamento de Hacienda . Secretaría General . Secretaría . Correspondencia – Vol: 50 – Leg: 583 – N° Leg: 06. Lettre d'information du directeur de la colonie de Saint-Jean-pied-de-Port au département de la justice et de la culture pour la mise en place d'une section jeunes. Daté du 18/03/1938.

3 EAH – AHE, *Op. Cit.*, Rapport de 65 pages du directeur Luis ARBELOA..., p.33

d'agriculture.

La liste des cours est à prendre avec prudence car elle provient du rapport destiné aux autorités basques du directeur fraîchement nommé qui doit faire ses preuves. De plus les moyens tant financiers qu'humains de la colonie étant assez limités, il est difficilement concevable que l'ensemble de ces matières soient correctement dispensées. Par exemple pour les cours de musique possèdent-ils vraiment le matériel nécessaire pour donner des leçons à tous ces enfants ? Déjà en temps de paix, il était difficile pour les écoles de se fournir en manuels et livres qui étaient en adéquation avec leurs méthodes d'apprentissage novatrices. De plus il fallait les trouver en langue basque. Alors en étant réfugiés dans un pays étranger, ces difficultés semblent insurmontables. Le directeur lui même reconnaît qu'il a des problèmes pour avoir tout le matériel nécessaire à la dispense des cours. La photo et le témoignage ci-dessus le confirme amplement. Pour pallier l'absence de moyens reste la motivation des professeurs et des maîtresses qui par leur engagement politique sont conscients de l'importance de leur rôle.

Cependant la Citadelle, en comparaison avec les autres colonies, a une structure éducative beaucoup plus développée¹. Le fait qu'il y ait tant d'enfants permet la mise en place de classes par tranche d'âge et selon leur langue maternelle. Dans les autres colonies, il y a rarement plus de 50 enfants et deux maîtresses. Celles-ci se retrouvent donc à devoir donner la classe à des élèves qui peuvent avoir plus de dix ans d'écart. De plus, de par sa proximité avec la délégation de Bayonne et du fait qu'elle sert de vitrine au gouvernement basque, la Citadelle est un lieu beaucoup mieux loti que les autres colonies. Le programme d'éducation quant à lui n'est pas uniformisé malgré les visites dans les différents établissements d'un inspecteur de l'enseignement. En réalité, l'éducation dans chaque colonie fonctionne de manière autonome, dans la limite de ses propres moyens et du personnel présent.

Dans ses colonies, le gouvernement basque a donc émis la volonté de prolonger l'œuvre de l'EIB par une éducation basque et catholique mais surtout par des méthodes d'apprentissage innovantes qui viennent remettre en cause l'éducation telle qu'elle est dispensée jusqu'alors. L'innovation la plus remarquable reste la mise en place de cours pratiques car ils sont les précurseurs des sections

¹ ARRIEN Gregorio, *La generacion del ...*, *Op. cit.*, p.249.

professionnelles qui verront le jour dans les décennies suivantes. Cependant, ce système éducatif pâtit de nombreuses limites dues au manque de moyens même si la Citadelle fait figure d'exception grâce au grand nombre d'enfants qu'elle abrite et à la position privilégiée qui en découle.

II/ La langue et la culture basque à la citadelle

La langue et la culture basque sont les deux plus forts marqueurs de l'identité basque que les nationalistes ont commencé à définir au début du siècle. En effet l'identité basque comme toutes les autres n'est pas innée et intemporelle mais elle a été bâtie avec le temps. La langue en est le marqueur principal mais il y a aussi les danses et les musiques que l'on considère comme « traditionnelles », c'est-à-dire anciennes et propres à la culture basque. Les membres de la colonie l'ont bien compris et font tout leur possible pour les conserver et les mettre en valeur.

La langue basque et la colonie

Dès l'arrivée à la Citadelle, les responsables décident de diviser les classes en deux catégories. En effet mis à part l'âge et le sexe, le facteur de la connaissance de la langue basque est utilisé pour organiser les classes. D'un côté il y a les bascophones qui suivent leurs cours en basque et de l'autre les hispanophones qui suivent leurs cours en espagnol. Mais le soutien de la langue basque étant une priorité du gouvernement basque, les hispanophones ont aussi des cours de basque¹.

Mais les efforts pour soutenir la langue basque ne se limitent pas seulement aux cours. En effet même durant les récréations les enfants sont séparés selon leur langue maternelle comme l'explique Luis Arbeloa le directeur de la colonie :

« On cherche dans ces heures (récréations), comme cela se fait dans les classes, à regrouper les bascophones en les séparant de ceux qui ne le sont pas². »

1 Rapport de 65 pages du directeur Luis ARBELOA, *Op. cit.*, p.33.

2 *Idem*: “se procura en tales horas, lo mismo que se hace en las classes, la agrupación de los euskaldunes separandolos de quien no lo son”.

Cela traduit aussi de la part des adultes de la Citadelle la crainte que l'espagnol, étant une langue connue de tous, ne supplante la langue basque utilisée seulement par une partie des enfants. D'ailleurs Domeka Elezkano est critique par rapport à ce point et ne comprend pas ce choix¹.

Mais pour y pallier, ils ne se limitent pas seulement à la séparation, ils mettent en place aussi un système de points. En effet, à chaque quinzaine le professeur distribue à ses élèves cinq points. Si durant les quinze jours il utilise beaucoup le basque on lui donne des points en plus mais si, par contre, on le surprend en train de parler castillan avec d'autres bascophones, on lui en enlève un. À la fin des deux semaines on fait les comptes. Si l'élève a 5 points on lui donne la mention « bien », s'il a six ou sept points la mention « très bien », huit ou neuf « supérieur » et à dix il a le titre « d'exemplaire ». Le cumul de points permet aux enfants d'être en tête de liste pour les sorties et les animations (théâtre, cinéma) et chaque point au dessus de cinq est égal à un billet supplémentaire pour le tirage au sort bimensuel. Quant à ceux qui en perdent, leur déficit se cumule quinzaine par quinzaine et ils doivent redoubler d'efforts pour le rattraper². Cependant en aucun cas la perte de points ne donne lieu à des sanctions. Ainsi Epifanio Enoriza qui se trouve dans un groupe d'élèves hispanophones apprend le Basque pendant son séjour³.

Enfin le directeur met en avant le fait qu'à St-Jean-Pied-de-Port, le basque est la langue la plus utilisée et donc, lorsque les élèves sortent pour le ravitaillement ou pour tout autre raison, ils communiquent forcément dans la langue locale⁴. En effet, à cette période à l'intérieur des terres basque- françaises, qui sont très rurales, la langue basque est celle du quotidien. Cependant le témoignage de Pierre Harymbat remet en cause cela car lorsque son père, bascophone, se rendait à la Citadelle pour livrer les fruits et légumes, il s'entretenait surtout en espagnol avec les membres de l'encadrement car ils avaient du mal à se comprendre à cause des variantes provinciales du Basque⁵.

1 Témoignage de Domeka Elezkano, garçon qui a été hébergé à la Citadelle, recueilli le 24/02/2015 à Bilbao.

2 Rapport de 65 pages du directeur Luis ARBELOA, *Op. cit.*, p.33.

3 Témoignage d'Epifanio Enoriza, enfant ayant résidé à la Citadelle, rédigé le 26/01/2006.

4 Rapport de 65 pages du directeur Luis ARBELOA, *Op. cit.*, p.33.

5 Pierre Harymbat, 03/02/2015, Saint-Jean-Pied-de-Port.

Elai alai

Le 12 Juillet 1937, arrive à la Citadelle Segundo de Olaeta qui est accueilli dans la joie avec de la musique et des danses basques¹. S'il est reçu de telle manière c'est parce qu'il est le fondateur du groupe Elai-Alai et qu'une grande partie de la troupe se trouve déjà à la colonie.

En 1927 est créé à Gernika le premier groupe de danses traditionnelles basques nommé Elai-Alai. Il est fondé sur le modèle de la troupe russe *Korobok* qui s'est produit à Bilbao en janvier de cette année là. Ce groupe utilise les danses et les chants folkloriques de son pays en y ajoutant un décor et des chorégraphies pour créer un spectacle d'un nouveau genre. Segundo de Olaeta, musicien né en 1896 à Gernika, est le véritable instigateur de la création de ce groupe. Il commence par donner des leçons de danses à tous les jeunes qui désirent y participer puis il les sélectionne pour monter sa troupe et débute les représentations dans sa propre ville puis celles des environs et rencontre un vif succès. Jusqu'alors chaque vallée ou région avait ses propres coutumes et danses et Segundo de Olaeta s'inspire des danses de divers endroits du Pays Basque pour créer le premier répertoire des danses basques. Ainsi, ce groupe est à la base de la naissance de la culture basque telle qu'elle existe de nos jours et son nouveau mode de transmission par la création de groupes de danses d'enfants tend à définir des codes comme par exemple les tenues « traditionnelles ». Pendant 10 ans ce groupe multiplie les représentations au Pays Basque et à l'étranger et entraîne avec eux la multiplication de ce genre de groupes. Il est véritablement la référence de la culture qui se définit comme celle propre à un peuple².

Mais le 26 avril 1937, lorsque les avions de la Légion Condor détruisent Gernika, la cité sacrée des Basques, la population déserte la ville et se réfugie à Bilbao et dans les villages alentours³. Le groupe se trouve alors dispersé et ses costumes et matériel intégralement détruits. Mais alors que l'évacuation des enfants bat son plein, le gouvernement basque décide de regrouper les jeunes danseurs d'Elai-Alai dans la Villa Cuba de Bilbao en lançant un appel à la radio de Bilbao. Une quarantaine s'y rassemble et est évacuée vers la cité navarraise avec les

1 DE OLAETA Lide, *Segundo de Olaeta: Cien años para la cultura Vasca*, Autoédition, 1996, p 83.

2 ARANA MARTIJA Jose Antonio, *Elai-Alai: Euskal herriko lehengo koreografi taldea*, Gernika, Gernika kultur elkartea, 1977 p.23-46.

3 HUGH Thomas, *La guerre d'Espagne (I, II)*, Paris, Laffont, 1967, tome 2, p.182.

premiers groupes d'arrivants. Faute d'autorisation, Olaeta ne les rejoint que quelques semaines plus tard¹.



Photographie n°51 : Le groupe Elai-Alai à la Citadelle. Au troisième rang tout à droite, avec la cravate, se trouve Segundo de Olaeta.

Après son retour, le groupe reprend les répétitions, fortement soutenu par le gouvernement basque qui veut le faire produire à l'international pour lever des fonds mais aussi pour qu'il serve de vitrine à sa cause comme l'était le groupe *Korobok* pour les Russes qui avaient fui l'Union Soviétique. Cette volonté de vouloir produire le groupe à travers le monde s'inscrit dans le mouvement d'internationalisation de la cause républicaine. C'est du même ordre que la commande que passe le gouvernement espagnol auprès de Pablo Picasso pour produire un tableau sur le bombardement de Gernika.

Mais avant de donner des représentations à l'étranger, c'est à St-Jean-Pied-de-Port même que le groupe va se produire ; ces spectacles servent aussi à détendre les relations avec la population locale. Ses membres dansent pour la première fois sur la place du village le 31 juillet 1937 pour la St Ignace. Le correspondant local de *La Gazette de Biarritz* parle de « petite fête qui a attiré de nombreux curieux »². Le journaliste ne fait pas état de grand enthousiasme mais lorsque début septembre on annonce une représentation au trinquet Garat qui vient

1 ARANA MARTIJA Jose Antonio, *Elai-Alai: Euskal herriko lehengo koregrafi taldea*, Gernika, Gernika kultur elkartea, 1977, p.47.

2 *La Gazette de Biarritz*, 3 Août 1937.

d'être inauguré, son attitude change complètement. Il annonce que « Le groupe Elai-Alai donne une représentation, jeudi avant de partir en tournée internationale »¹. On peut s'imaginer de l'effet que peut produire dans un village de 1200 personnes le fait d'accueillir un groupe qui a une carrure « internationale ». Le lendemain, le journal publie le programme entier de la soirée avec le détail de chaque danse et appelle les garaztars (gentilé des habitants de Saint-Jean-Pied-de-Port) à s'y rendre nombreux². Le samedi 11 septembre 1937, il fait le bilan d'une « belle soirée au trinquet Garat » qui a fait « salle comble ». Fort de ce succès et le départ n'étant pas encore fixé, le groupe organise une nouvelle soirée pour le 26 septembre 1937 et il est annoncé dans *La Gazette de Biarritz* dix jours avant³.

Dans cette même édition, on annonce que la colonie organise une « fête basque à la Citadelle pour la St Michel ». Par cette annonce, on peut voir une évolution car, lorsque deux mois plus tôt le correspondant parle de « petite fête » organisée pour la St Ignace, cette fois-ci il fait un bilan plus que positif de la dernière représentation et fait de la publicité pour la suivante. C'est donc un marqueur de l'évolution de l'approche de la population locale vis à vis des occupants de la Citadelle. Ce genre de fêtes comme celle de la St Michel devient par la suite fréquent et les Garaztars s'y rendent régulièrement. Nous disposons d'ailleurs de photographies de ce genre de représentations :

1 *Ibidem*, 7 septembre 1937

2 *Ibidem*, 8 septembre 1937

3 *Ibidem*, 16 septembre 1937.



Photographie n°1 : Cette photographie est accompagnée de la mention suivante : *Atentos a la formacion coreografica en el patio de la Citadelle*. On se trouve dans la cour de la Citadelle. On voit deux groupes de sept et huit enfants qui sont placés en rang pour débiter une danse¹ avec face à eux un autre garçon avec l'*ikurriña*². Le positionnement du drapeau basque face à eux tend à nous faire penser que cette danse pourrait être celle nommée *Ikurriñari*³. Tout autour, il y a un cercle de personnes adultes et mineures assises sur des bancs ou debout. Face aux danseurs, on remarque des adultes qui sont pour la plupart vêtus de noir. On peut donc en déduire qu'il s'agit d'un spectacle donné à la colonie lors de la visite d'une personnalité ou simplement d'une fête à laquelle pouvaient assister les locaux⁴. De plus la présence d'une grosse automobile, au second plan, dans la cour encouragerait cette hypothèse.

1 Ces formations en deux rangs de quatre sont typiques des *zortziko*, une catégorie de danses basques dont les chorégraphies sont pensées pour être exécutées par huit. Ces danses ont un fort caractère martial.

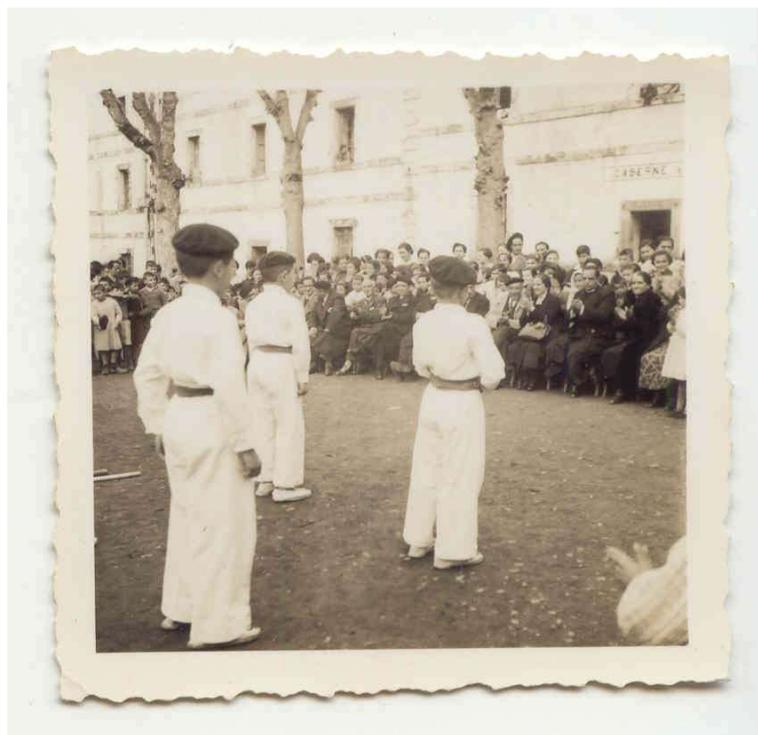
2 Nom du drapeau basque.

3 Danse d'hommage au drapeau basque.

4 Témoignage de Kepa Larrea Garai, enfant hébergé à la Citadelle.



Photographie n°2 : Cette photographie représente le même lieu au même moment mais pris sous un angle différent. Le champ couvert est beaucoup plus large. On aperçoit qu'il y a deux autres voitures avec un peu à l'écart du cercle des adultes assez âgés s'approchant du cercle.



Photographie n°3 :La troisième photographie fait suite aux deux précédentes. Elle est prise de biais derrière les danseurs. On voit que le premier rang du public qui leur fait face est composé essentiellement de personnes âgées. Donc nous pouvons écarter l'hypothèse d'une visite d'une personnalité et favoriser celle d'une petite représentation donnée à la forteresse à laquelle les locaux sont conviés.

Pendant cette période, le groupe de danse se reconstitue en recrutant parmi les enfants de la Citadelle de nouveaux danseurs. Les couturières refont de nouveaux costumes et Olaeta se rend à plusieurs reprises en Soule pour s'inspirer des danses souletines pour son groupe¹ toujours dans cette optique de définition de la culture basque. C'est le 18 octobre 1937 que les 42 danseurs d'Elai-Alai quittent la Citadelle pour Paris après quatre mois passés au refuge. On peut penser que le groupe, par la qualité de ses représentations, a créé un véritable lien avec les habitants de Saint-Jean-Pied-de-Port car, une nouvelle fois, le correspondant local fait part de son affection pour eux à l'annonce de leur départ :

« Nous formons le vœu de revoir à Saint-Jean-Pied-de-Port les sympathiques artistes d'Elai-Alai qui ne comptent que des amis dans notre ville. »

On a donc vu comment ce groupe de danse bien particulier a permis de

¹ IARANA MARTIJA Jose Antonio, *Elai-Alai: Euskal herriko lehengo koreografi taldea*, Gernika, Gernika kultur elkartea, 1977.

détendre les relations que pouvaient avoir la population locale avec les occupants de la Citadelle. Mais aussi l'importance qu'attribue le gouvernement basque à sa culture en soutenant et en finançant la reconstitution d'un groupe à des fins de propagande internationale.

La danse et les chants basques

Après le départ du groupe, la danse et le chant basque ne vont pas disparaître à la colonie car comme dans la grande majorité des colonies gérées par le gouvernement basque, ces disciplines gardent une grande importance. Toute la colonie prend des leçons journalières comme nous le confirment plusieurs témoignages mais aussi cette image :



Photographie n°11 :

Photographie de la cour avec beaucoup d'élèves debout en rang. Il y a des bancs disposés autour de la cour mais peu de personnes assises. On remarque également que tous les élèves effectuent le même mouvement de pied et ont les mains sur les hanches mais ne sont pas en costume traditionnel ; on peut donc en déduire qu'ils sont en pleine répétition de danse.

Un nouveau groupe est donc créé et après plusieurs mois de répétition, il se produit à son tour dans St-

Jean-Pied-de-Port. Le 9 septembre et le 30 octobre 1938, il donne un spectacle au

trinquet Garat¹. Mais le groupe ne se produit pas seulement dans la cité navarraise. Il va aussi dans les villages alentours et même jusqu'à Lourdes comme témoigne Jokin Etxebarria² mais surtout Kepa Larrea :

« Le groupe de la colonie était composé de danseurs issus d'une vingtaine de groupes de tout le Pays Basque ; il fit des représentations dans de nombreuses localités environnantes. La première à Saint-Jean-Pied-de-Port : elle débuta par des chants basques durant l'office et on fut vigoureusement applaudi, ce à quoi on ne s'attendait pas dans un temple. La représentation de l'après-midi fut un triomphe très applaudi et de nombreuses photos y furent prises. On ne s'en rendit pas compte, mais ce jour-là se rompit la barrière de la propagande anti-basque. On avait gagné la confiance des locaux. A Saint-Etienne-de-Baïgorry on participait à la plupart des fêtes du village. On dansait souvent après les parties de pelote. Toutes ces représentations avaient l'habitude de se terminer par un hommage aux morts de la grande guerre ce qui était très émouvant et nous forçait à donner tout ce qu'on avait. Mais durant toutes ces représentations tant sportives que culturelles, on n'oubliait pas qu'on était là pour représenter le peuple basque, rappeler que la guerre était en cours et que le gouvernement de Paris nous avait abandonné. Dax, Lourdes, Cagnotte et Peyrehorade furent les villes les plus importantes dans lesquelles on se produisit. »

De plus, chaque cérémonie religieuse ou événement est automatiquement accompagné par des représentations des jeunes artistes. De même, lorsqu'une personnalité se rend à la Citadelle, ils lui font une démonstration de leurs talents de danseurs qui sont le fruit de l'éducation du personnel qui les encadre. Que se soit une personnalité religieuse, politique ou même un journaliste, chaque venue est saluée par une ou plusieurs danses et chants. Ceci, ce sont les journalistes qui nous le montrent le mieux. Nous avons par exemple George Naychent de *La Dépêche du Midi* qui, après une visite de l'établissement et un repas

1 *La Gazette de Biarritz*, 2 septembre et 28 octobre 1938.

2 Entretien avec Jokin Etxebarria 07/03/2014, Louhoussoa.

« typiquement basque », est convié à la salle de spectacle de la Citadelle. Les danseurs « coiffés d'un béret rouge et vêtus de blanc, débutent par « la danse du sabre » [...] puis avec un fandango auquel viennent participer des jeunes filles ». « Le rideau se lève soudain sur une chorale » avec « un chant de bienvenue » et commencent alors des danses « inspirées par les saisons. Deux couples saluent l'arrivée du printemps. Quant à l'arrivée de l'été, elle se traduit chez deux jeunes athlètes par des bonds acrobatiques ». La cérémonie se termine par « l'hymne national d'Euskadi entonné par plus de 300 personnes. Le chant se termine sur « Vive la France » et ces trois mots trouvent un écho unanime dans la salle ». Une fois le spectacle terminé « pour gagner la cour, il nous faut passer sous une voûte de sabres croisés par les jeunes danseurs »¹. Nous avons donc là affaire à une cérémonie totalement codifiée et préparée à l'avance. De plus dans l'article du journaliste Pierre Dumas pour *La Petite Gironde*², il est fait le récit d'une représentation similaire. Ceci montre combien l'accueil des personnalités à la Citadelle est important. Mais il montre aussi que la culture basque y est considérée comme essentielle car on lui accorde une importance non négligeable. Les clichés suivants illustrent ces spectacles et l'accueil réservé aux personnalités :



Photographie n°4 : Cette photographie est prise dans la cour de la Citadelle. Un groupe d'enfants regroupés face à un adulte se tenant sur un pupitre. C'est vraisemblablement une chorale qui chante. Le photographe se trouve face aux

1 *La Dépêche du Midi*, 31 mars 1939.

2 *La Petite Gironde*, 22 février 1938.

chanteurs et donc on ne voit pas le public qui y fait face. Cependant on remarque que des enfants sont assis sur des bancs derrière le groupe tout le long du mur et que cela continue en dehors du champ de vision. On peut donc en déduire que, par rapport aux clichés précédents, on a intentionnellement agrandi le cercle autour de la représentation car soit, il y a plus de monde soit, on veut donner plus d'importance à l'événement.



Photographie n°5 : Cette prise de vue représente deux groupes mixtes qui effectuent une danse dans la cour de la Citadelle. Le public est comme dans la photo précédente disposé aux abords de la colonnade de façon à ce que le cercle soit le plus large possible. Par ailleurs, les spectateurs sont très nombreux autant en face des danseurs que sur le côté. On remarque que face aux danseurs un banc avec quelques personnes est positionné plus en avant que les autres laissant penser que ce sont des invités de marque qui y sont assis.



Photographie n°6 : Cette photographie est accompagnée de la mention suivante : *Formados para actuacion folklorica*¹. Nous sommes dans la cour de la Citadelle, le public est disposé comme dans les photographies précédentes et dans le centre on voit huit *zortziko* en formation pour danser. Il n'y a que des garçons et ils portent tous un bâton à l'épaule droite telle une arme. Les garçons sont répartis par taille donc on peut déduire par âge comme c'est le cas dans l'organisation générale de la colonie. La mise en place est typique pour une danse basque à caractère martial. Devant et au milieu de tous ces figurants, il y a un danseur qui danse seul; il est en plein levé de jambe. Cette figure pourrait faire penser aux danses *Banako* ou *Aurresku* mais nous ne pouvons le savoir.

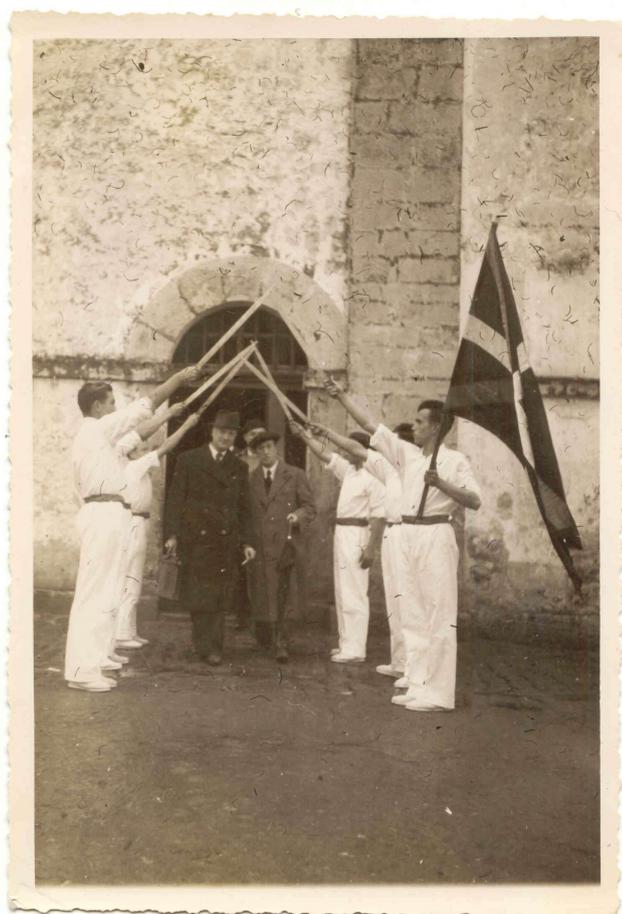


Photographie n°7 : Cette photographie est accompagnée de la mention suivante : *En plena actuacion de la Ikurrin dantza*². Dans cette photographie, la disposition

¹ En formation pour une représentation folklorique.

² En pleine représentation de la danse au drapeau.

et le cadre sont les mêmes que dans la précédente excepté que le danseur du milieu a été remplacé (ou est-ce le même ?) par un danseur « porte-drapeau ». Tous les danseurs ont le genou à terre, le bâton posé devant-eux et la tête et le buste baissés. Le danseur porte-drapeau a jeté son béret devant lui et avec un genou à terre, il fait tourner au-dessus de sa tête le drapeau basque. Nous sommes précisément et sans nul doute à la fin de l'*Ikurriñ dantza* ou l'*Ikurriñari* danse d'hommage au drapeau basque qui est l'une des plus basiques et des plus connues du répertoire actuel des danses basques.



Photographie n°8 : Cette photographie a été prise de la cour de la forteresse. On y voit trois hommes en costumes et grandes vestes portant chapeau ou béret; celui au chapeau porte une petite mallette de cuir. Ils passent une porte qui donne sur la cour. Devant la porte, six danseurs en tenue rouge et blanche forment une haie d'honneur en brandissant des épées au dessus des invités. On observe que l'un des danseurs porte le drapeau basque. L'arrivée de ces hommes à la Citadelle est donc célébrée de

façon très particulière et très honorifique. Cependant nous ne savons pas qui sont ces hommes et nous ne pouvons pas nous permettre de nous lancer dans des spéculations.

Les spectacles des groupes folkloriques des colonies ont donc connu un très large succès au Pays Basque français. Ce passage dans les provinces continentales a été très influent et beaucoup de groupes locaux ont emprunté les codes et les danses

diffusés par Elai Alai. S'il existait déjà des groupes de danses dans les villages ceux-ci ont vu ainsi leur répertoire varier très fortement. D'ailleurs pour Jacques Escande¹, un des souvenirs marquant a été l'apport culturel de ces Basques à la culture locale. En effet il considère que les danses et traditions locales étaient assez rigides et que ces gens ont apporté une certaine fraîcheur. Les danses de Basse-Navarre sont exclusivement masculines et sont effectuées par ceux que l'on nomme « les volants ». Elle s'effectuent de manière assez raide et se concentrent surtout sur l'agilité des pieds (sauts basques). Or, les danses basques du Sud sont beaucoup plus mobiles, mixtes et riches. C'est ce qui a frappé le jeune Jacques lors d'une des nombreuses représentations données par le groupe de la colonie dans la forteresse et auxquelles tous les villageois étaient invités. Il fut surpris par l'utilisation d'épées, de rubans, d'arceaux mais surtout par l'*aurresku*, danse biscayenne qui s'exécute pour rendre hommage à une personne. Il parle aussi d'un très riche apport en chants basques à un registre local très limité.

La colonie de la Citadelle a donc eu une influence culturelle non négligeable dans sa région d'implantation mais cette influence ne s'est pas limitée à la danse et aux chants.

Le Football

Même si le football n'a rien à voir avec langue et la culture basque, il nous a paru important de parler de l'équipe de la Citadelle car elle a son importance dans la culture des jeunes réfugiés. Nous avons deux photos de cette équipe.

¹ Témoignage de Jaques Escande, 06/04/2015, Saint-Jean-Pied-de-Port.



Photographie n°42



Photographie n°48 :

Ces clichés nous apportent certaines informations à propos de cette équipe. On peut voir que les joueurs sont plutôt bien équipés. En effet ils ont tous des maillots identiques et ont même un jeu différents dans chaque photographie. Ils ont tous des chaussettes hautes, et même des chaussures de foot. Mais malgré cela ces images traduisent une certaine précarité, les joueurs n'ont pas les mêmes chaussettes, les shorts sont dépareillés dans la photo n°42 et dans ce même cliché on remarque que les cages de but ne sont que des planches clouées entre elles.

Domeka Elezkano se souvient très bien de cette équipe :

« On avait une équipe de football qui jouait contre les équipes locales comme l'Aviron Bayonnais. Il y avait dans notre équipe de très bons joueurs tel que Antonio Sanz, qui était un très bon milieu central ou Martin Ugalde un attaquant droit phénoménal. Mais jamais ils ne réussirent à gagner car les autres équipes étaient composées de joueurs plus âgés¹. »

Jaques Casaubon aussi se souvient d'avoir vu l'équipe jouer plusieurs fois :

« De temps en temps, l'équipe de foot de la Citadelle jouait contre des équipes locales dans le grand terrain à l'ouest de la bâtisse. Je trouvais cette équipe très forte car même s'ils ne gagnaient pas souvent, pour une équipe d'adolescents qui jouaient contre des adultes, ils se débrouillaient très bien². »

Pour lui et ses petits camarades, le football était un sport quasi inconnu car ils passaient la plupart de leur temps libre à jouer à la pelote. Ce sont d'ailleurs d'autres réfugiés qui étaient scolarisés au collège Mayorga qui les initièrent à ce sport qu'ils pratiquaient énormément. Donc les réfugiés de la guerre civile ont, en partie, contribué à diffuser ce sport dans la région.

La mise en place de cette politique afin de préserver la langue et la culture n'est pas en soi une exception pour une colonie d'enfants réfugiés car c'était le cas dans toutes les colonies gérées par le gouvernement basque. C'est surtout l'utilisation de cette technique des points afin d'encourager l'utilisation de leur langue natale et la présence d'un groupe qui est destiné à voyager à travers le monde et à servir la cause basque qui fait de la Citadelle une exception. Enfin il est essentiel de souligner qu'à travers l'exemple de la Citadelle nous avons pu prouver que les colonies d'enfants réfugiés ont eu une véritable influence sur leur région implantation.

III/ Une colonie pieuse

Comme nous l'avons vu pour la langue et la culture basques, la religion possède une place importante dans les colonies de par la culture religieuse de ce

¹ Témoignage de Domeka Elezkano, garçon qui a été hébergé à la Citadelle, recueilli le 24/02/2015 à Bilbao.

² Entretien avec Jakes Casaubon, Biarritz, 08/02/2015

peuple et la volonté politique de ses dirigeants de la défendre face à ses propres alliés. Celle-ci résulte de la très forte culture religieuse des habitants des terres basques mais surtout de l'action des nationalistes basques. Alors que partout en Espagne républicaine, au lendemain de la rébellion des militaires, les forces de gauche mettent à bas le culte catholique, le Pays Basque est le seul à le maintenir en raison de la présence du PNV à la tête du gouvernement d'Euzkadi. De même quand il décide d'évacuer les enfants et de créer des refuges scolaires sur le modèle des écoles basques, l'enseignement religieux en est un des piliers et il lui paraît évident d'y envoyer des prêtres. Ce sont cinquante prêtres qui accompagnent les enfants dans les divers pays dans lesquelles ils trouvent refuge sauf en URSS¹. Cela peut paraître peu mais il faut avoir à l'esprit qu'une grande partie du clergé basque s'était rangée du côté des franquistes, notamment l'ensemble de la hiérarchie. Ceux qui décident d'accompagner les enfants sont donc de simples prêtres qui sont réfractaires aux consignes de leur hiérarchie. Cette désobéissance s'explique par le fait que certains d'entre eux sont de fervents nationalistes basques. De plus la volonté de ne pas laisser les enfants entre les mains des « rouges » a pu en convaincre plusieurs de les suivre. Ce nombre restreint fait que toutes les colonies ne sont pas accompagnées d'un prêtre mais c'est le cas pour la plupart des colonies du gouvernement basque qui les prenaient à leur charge.

La Citadelle de Saint-Jean-Pied-de-Port est encadrée par trois prêtres : Don Pedro de Mentxaka, qui était jusqu'alors chanoine de la cathédrale de Vittoria-Gazteis, Don Pedro de Zubeldia, qui officiait avant l'évacuation à Laurgain, quartier d'Aia en Guipúzcoa, ainsi que Don Fortunado de Unzueta qui était curé à Bilbao. Ce dernier est le responsable de la formation religieuse des enfants.

Vie religieuse

Lorsque les réfugiés arrivent à la Citadelle, la mise en place d'une chapelle fait partie des premiers aménagements prévus. Cependant en attendant qu'elle soit fonctionnelle, la pratique quotidienne du culte doit se faire dans l'église de Saint-Jean-Pied-de-Port. Mais la population locale les voyant comme des « rouges » et des antireligieux, les offices se font séparément². Or, la fréquentation quotidienne

1 ARRIEN Gregorio, *La generacion del...* op. cit., p.265.

2 AMEZAGA CLARK Mirentxu, *Nere Aita*, San Sebastián, Ed. Txertoa, 1991, p.48.

de l'église par ces centaines d'enfants et leur encadrement contribue petit à petit à modifier les préjugés des hôtes¹. Même lorsque la chapelle est aménagée, certains adultes continuent à fréquenter l'église à l'occasion des offices dominicaux², assurément pour entretenir des liens avec les locaux et ainsi leur montrer qu'ils sont comme eux de bons catholiques.

Selon le père Unzueta, plus des trois-quarts des enfants sont des catholiques aux parents nationalistes tandis que les parents des autres étant des « rouges », ils sont athées. L'encadrement quant à lui est entièrement composé de catholiques pratiquants³.

Dans la forteresse, la pratique quotidienne du culte débute avec tous les matins deux offices de 45 minutes, un pour les filles et l'autre pour les garçons. L'après-midi dans la cour ou à la chapelle, on effectue une prière du rosaire collective. Tout cela se fait en espagnol même si les trois prêtres sont bascophones, car c'est la langue que tous comprennent, malgré les protestations du gouvernement basque.



Photographie n°15 : Cette photographie est accompagnée de la mention suivante : *Rosario en el patio de la colonia*⁴. Si l'on se fie à la description qui y est accolée, c'est une photographie prise dans la cour pendant le rosaire. On y voit les enfants

1 AMEZAGA CLARK Mirentxu, *Nere Aita*, San Sebastián, Ed. Txertoa, 1991, p.49.

2 Archives privées de Luis Aguirre (lettre retranscrite dans sa totalité par Gregorio Arrien dans *La generacion del... op. cit.*, p.266), Lettre de protestation de D. Fortunado Unzueta à l'évêque de Vitoria daté du 30/12/1937.

3 *Ibidem*.

4 Rosaire dans le cour de la colonie.

et les adultes priant à genoux.

De plus les enfants suivent quotidiennement des cours d'une demi-heure d'instruction religieuse dispensés par le père Unzueta qui se fait selon la langue usuelle de chaque classe. Selon lui, ces cours sont très appréciés et notamment par les enfants aux parents socialistes qui semblent très intéressés. Cependant il serait étonnant qu'il dise le contraire car sa déclaration est issue d'une lettre qui vise à prouver la ferveur catholique dans les colonies. Il déclare même que certains demandent à faire leur communion, impossible sans l'accord des parents. Mais ceci n'a rien de surprenant car, pour les jeunes enfants, la pression du groupe doit être importante. D'autre part le réveil, le coucher, chaque cours et repas s'accompagnent d'une prière. Enfin la colonie possède son confessionnal et tous les dortoirs et salles à manger sont équipés de crucifix et portraits de la Vierge Marie. À la messe du dimanche, le père Unzueta déclare distribuer plus d'hosties car des gens extérieurs viennent assister à l'office et le double voire le triple pour les jours de fête¹.

Les petites communions

Dans la vie religieuse des enfants, la petite communion est l'étape la plus importante car c'est la cérémonie qui permet de recevoir l'eucharistie, sous forme d'hostie, pour la première fois. Cette cérémonie a lieu en général à l'âge de sept ans et les enfants qui séjournent à la Citadelle l'effectuent aussi. La première cérémonie a lieu le 8 septembre 1937 et ce sont 40 enfants qui reçoivent la communion. Le lendemain environ 40 de plus effectuent leur première communion. Un tiers d'entre eux sont des enfants de « rouges » selon le père Unzueta et certains ont donc onze voire douze ans². Il faut noter que les premières communions s'effectuent en général en février ou mars mais cette date de septembre peut s'expliquer par le fait qu'à cause de la guerre certains n'ont pas pu effectuer la leur. Mais également la volonté de montrer à la population locale qu'ils sont de bons catholiques a pu entrer en compte pour ne pas reporter la cérémonie à l'année suivante. Par la suite, le 27 février 1938, la Citadelle célèbre la petite communion de 46 enfants avec la présence de nombreuses personnes

1 *Ibidem.*

2 *Ibidem.*

dont Manuel Intxausti, le bienfaiteur de la colonie, et des membres du gouvernement basque dont Eliodoro de la Torre, délégué de la culture et la justice du gouvernement basque¹. Les photographies suivantes ont été prises lors de cette journée :



Photographie n°16 : Cette photographie est accompagnée de la mention suivante : *Ninas de primer comunión en la Citadelle*². On y voit 23 petites filles vêtues de blanc avec des chapelets dans les mains. Certaines tiennent aussi un livre dans les mains, très probablement un missel. Elles sont accompagnées par Eliodoro de la Torre, le conseiller des finances et de la santé.

1 Rapport de 65 pages de Luis Arbeloa... *op. cit.*, p.45.

2 Premières communiantes à la Citadelle.



Photographie n°17 : La photographie suivante vient de la fondation Sabino Arana mais a été prise presque au même moment que la précédente car elle représente le même groupe de communiantes disposées de la même façon mais dans ce cliché accompagnées par une femme et 9 hommes dont deux prêtres qui sont sûrement les personnes citées précédemment.

L'année suivante, le 26 février 1939 c'est la petite communion de 32 enfants, 18 filles et 14 garçons¹.

Le culte des saints

Enfin, le dernier aspect de la vie religieuse à la citadelle se caractérise par le fait qu'elle organise des événements à l'occasion de la fête de certains saints. Le 31 juillet 1937, on organise une fête à la Citadelle pour honorer Saint Ignace de Loyola, saint guipuzcoan qui a une grande importance dans le catholicisme basque car il est le saint patron de la Guipúzcoa et de la Biscaye. Cet événement ne passe pas inaperçu auprès du correspondant local de *La Gazette de Biarritz* qui note qu'il a « attiré de nombreux curieux »². On peut interpréter cela comme une

¹ *Eusko Deya*, 19/03/1939.

² *La Gazette de Biarritz*, 03/08/1937.

sensible évolution de l'image qu'a la population locale des nouveaux arrivés. Alors qu'à l'arrivée, l'accueil était plutôt froid, un mois plus tard c'est de la curiosité qu'ils inspirent. Puis le 16 septembre 1937, paraît dans le même journal une annonce pour la fête organisée le 29 septembre 1937 en l'honneur de Saint-Michel, l'archange protecteur de tous les catholiques. À chaque fête le cérémonial est le même : on donne une messe à l'air libre pour accueillir le maximum de personnes puis des chants et des danses basques effectués par les enfants créent une animation. L' image suivante est une messe à l'air libre à l'intérieur de la colonie :



Photographie n°14 : Cérémonie religieuse dans la cour de la Citadelle. Les enfants sont à genoux face au prêtre qui officie devant l'autel. Cette cérémonie doit être assez exceptionnelle car habituellement les messes ont lieu à l'intérieur ; de plus on voit des guirlandes et des écus en décoration. Le drapeau basque aussi est présent à côté de l'autel.

Le 3 décembre 1937, pour la fête de Saint-François-Xavier, saint patron de la Navarre et du Pays Basque, à Saint-Jean-Pied-de-Port une cérémonie religieuse est organisée par la paroisse et cette fois-ci c'est avec le concours des enfants de la Citadelle qui viennent danser et chanter¹. À partir de cette date le correspondant ne parle plus des fêtes religieuses organisées par les réfugiés alors qu'il n'y a

¹ *La Gazette de Biarritz*, 06/12/1937.

aucune raison qu'ils cessent de les organiser d'une année sur l'autre. Mais on remarque aussi qu'au fur et à mesure que le temps passe, la fréquence d'articles au sujet de la colonie diminue. Les événements de la sorte sont donc devenus la norme et n'ont plus rien d'extraordinaire pour qu'ils soient notés. On remarque ainsi, par le biais de ces cérémonies, une progressive intégration des réfugiés dans la vie religieuse de la cité navarroise.

La religion catholique a donc un rôle capital à la Citadelle du fait de la présence de trois prêtres en son sein. Celle-ci régule le quotidien des réfugiés par une très forte présence tant physique qu'intellectuelle. Elle entraîne même un changement de croyances pour certains enfants car ils se retrouvent dans un environnement totalement différent du cadre familial, selon le père Unzueta. En outre, leur ferveur catholique semble faire évoluer une partie des préjugés de la population locale vis à vis des habitants de la Citadelle.

IV/ La médiatisation et les visites de la Citadelle

L'accueil des enfants réfugiés de la guerre civile espagnole a, en France et dans tous les pays d'accueil, déchaîné les passions notamment par voie de presse. L'accueil des Espagnols venus de la zone républicaine divise clairement l'opinion entre les sympathisants de gauche favorables, et ceux de droite qui le rejettent. Cependant l'accueil des Basques divise profondément les catholiques, alors que c'est traditionnellement un électorat de droite. Dans ce cas, des divergences importantes apparaissent entre ceux qui soutiennent la croisade franquiste et ceux qui ont conscience que les Basques sont aussi de bons chrétiens et donc méritent l'appui de leur frères. Ainsi, notamment à travers la presse, chacun déploie son argumentaire alors que d'autres décident de se rendre sur place pour constater ce qu'il en est. En conséquence, durant toute la période de l'occupation de la Citadelle, on observe de nombreuses visites de la part de bienfaiteurs, de journalistes que de personnalités politiques ou religieuses.

La Citadelle dans la presse

La première visite remarquable est celle de Mgr Antoniutti, le légat du

pape, évoqué précédemment, qui travaille au rapatriement des enfants. Quand il arrive le 28 août 1937, il est accompagné par deux journalistes français. Le premier est Léo London du *Journal*, quotidien conservateur, qui depuis le début des années trente prend des positions de plus en plus radicales notamment en soutenant le régime fasciste italien, et le second Jean Thouvenin de *L'intransigeant*, journal de droite¹.

Au courant de l'année 1938, Pierre Dumas, journaliste démocrate chrétien et rédacteur de *La Petite Gironde*, un quotidien régional républicain, effectue un voyage dans le Pays Basque en guerre puis auprès des réfugiés basques. Il visite la Citadelle et y écrit un article. Tous les articles de son périple sont compilés dans un livre publié en 1938 intitulé *Euzkadi: les Basques devant la guerre d'Espagne*². Son article est clairement favorable aux réfugiés car plein de pitié pour ces enfants et d'admiration devant leur attitude face aux dures épreuves qu'ils ont vécues malgré leur jeune âge. Il fait notamment le récit d'une rencontre avec un enfant qui, appelé par le père Unzueta, lui explique qu'il est orphelin car ses parents ont été tués par l'armée franquiste mais que, en bon chrétien, il pardonne à ces criminels.

Le 31 mars 1939, le journaliste Pierre Naychent publie un article dans *La Dépêche du Midi*, quotidien radical, qui fait le récit de sa visite de la Citadelle quelques jours auparavant. Cette fois encore c'est un article très complaisant pour les habitants de la forteresse.

Du reste, d'autres journalistes viennent à la Citadelle car présents lors des visites des différentes personnalités. Les journaux qui sont les plus productifs sur la colonie sont les quotidiens locaux qui possèdent leur propre correspondant sur place, comme *La Gazette de Biarritz* ou *La presse du Sud-Ouest*.

Par ailleurs, on peut aussi noter de la part de certains journaux l'absence totale d'évocation du cas des enfants réfugiés et notamment de la Citadelle. Nous l'avons remarqué après une recherche exhaustive dans tous les journaux locaux et la majorité des régionaux. Nous avons par exemple, l'hebdomadaire rédigé en langue basque, *Eskualduna*. De par la langue qu'il utilise, son public se trouve exclusivement au Pays Basque français tout en excluant la côte basque, car la population y est majoritairement francophone, et la Soule car le basque qui y est

¹ *La Gazette de Biarritz*, 02/09/1937.

² DUMAS Pierre, *Euzkadi: les Basques devant la guerre d'Espagne*, Paris, Éditions de l'Aube, 1938.

utilisé varie fortement. Son format se base sur trois pages d'actualités nationales et internationales puis trois autres sur les nouvelles locales. De plus, ce titre fut créé par un prêtre et plusieurs d'entre eux participent activement à l'édition mais sa ligne éditoriale est fortement ancrée à droite et soutient les fascistes. Au début de ce conflit il multiplie les articles sur « l'erreur » des nationalistes basques qui ont pris le parti de la République¹. Le seul article qu'il publie à propos des enfants dénonce les émeutes que ceux-ci ont engendrées au moment de l'annonce de la chute de Bilbo, à Paris et Southampton. D'autre part, il met en doute le fait qu'ils soient vraiment Basques : « à mon avis pas plus de deux sur dix ne savent un mot de basque »². La Citadelle n'est donc pas évoquée mais on fait référence et on dénonce la présence des enfants en Pays Basque français.

Les membres du haut clergé

Nous avons vu précédemment qu'une partie du clergé français s'est engagée pour l'accueil des enfants. Ils effectuent donc des visites aux différents lieux d'accueil de ces réfugiés. Le 12 Juillet 1937, Mgr Houbaut, évêque de Bayonne, visite la Citadelle moins d'un mois après l'arrivée des pensionnaires. Cette visite est hautement symbolique car s'étant déjà fait remarquer par le soutien apporté aux réfugiés, il vient directement auprès de ceux qui se trouvent dans son diocèse. Il répète et confirme alors sa volonté d'aider les nouveaux arrivés en tant que président du CBSR. Par ailleurs, le déplacement d'un évêque étant toujours un événement pour ses ouailles, c'est aussi un moyen de leur faire passer le message suivant : non ce ne sont pas de dangereux « rouges », ce sont des catholiques comme vous. Cette visite est d'ailleurs relayée par le correspondant de *La Presse du Sud-Ouest*³. Il faut souligner que cet article est quelque peu exceptionnel car c'est un journal régional qui prend clairement parti pour les nationalistes espagnols et dont l'auteur écrit très peu de lignes sur le refuge contrairement au correspondant de *La Gazette de Biarritz*.

Le 19 février 1938, c'est Joseph Ernest Van Roey, archevêque de Mâlines en Belgique, qui envoie son représentant visiter la colonie⁴. Ce prélat déjà engagé

1 *Eskualduna*, 03/09/1937.

2 *Ibidem*.

3 *La Presse du Sud Ouest*, 13/07/1937.

4 Rapport de 65 pages du directeur Luis ARBELOA ... *op. cit.*, p.47.

dans l'accueil des enfants en Belgique, porte ainsi son soutien aux autres colonies.

Visites de personnalités

D'autre part, le gouvernement basque qui désire faire de cette colonie un modèle et un exemple de la capacité des Basques à agir, même en exil, visite plusieurs fois l'établissement. En février 1938, c'est le conseiller des finances et de la santé, Eliodoro de la Torre, dont l'établissement dépend, qui vient à l'occasion de la cérémonie de la première communion. D'ailleurs sa présence dans de nombreuses photographies avec des tenues différentes nous fait penser qu'il s'y rend fréquemment. Les images suivantes illustrent parfaitement cette idée¹ :



Photographie n°43 : Eliodoro de la Torre est à gauche en costume cravate noir et un béret.

¹ Il apparaît aussi dans des photographies ajoutés précédemment tel que celles des communions et de l'équipe de foot.



Photographie n°37 : Eliodoro de la Torre au centre en costume rayé.

Le 17 avril 1938, c'est le président basque José Antonio Aguirre et deux de ses conseillers qui visitent la Citadelle alors qu'ils siègent à ce moment là à Barcelone. Domeka Elezkano se souvient que c'était pour l'*Aberri Eguna*¹. Kepa Larrea aussi se rappelle que le *Lehendakari* assista à une représentation de danse puis qu'il visita les ateliers de pratiques et que les enfants purent lui montrer leurs créations². Le conseiller de la justice et de la culture, Jesus Maria Leizaola aussi vint à la Colonie comme nous l'atteste cette photographie :

1 Jour de la patrie, fête nationale des Basques.

2 Archives de la fondation Sabino Arana, fonds de l'exil de 1937, Témoignage de Kepa Larrea Garai, enfant hébergé à la Citadelle (date inconnue).



Photographie n°9 : Cette image montre un homme en costume avec un chapeau au milieu de la cour de la Citadelle, l'homme regarde l'appareil photo et semble poser. Dans le second plan on voit des enfants qui le regardent de façon assez curieuse puis au troisième plan d'autres enfants qui jouent ou qui sont assis dans la cour. L'homme est identifié par Domeka Elezkano et Jon Ajuria lors de nos entretiens comme étant le conseiller de la justice et de la culture du gouvernement basque Jesus Maria Leizaola.

Enfin, une dernière visite notable est celle, le 17 février 1938, de Policarpo Larrañaga représentant des Basques d'Uruguay, qui vient offrir des vêtements. Cette visite fait écho à la politique du gouvernement basque. Celui-ci dès le début de son exil met en place une politique pour mobiliser la diaspora basque qui est notamment très importante aux Amériques. Il fait appel aux dons de ses ressortissants dont une partie a fait fortune, à l'image de Manuel Intxausti. En effet, le gouvernement basque n'a plus aucune source de revenus et sa politique nécessite des financements supplémentaires. Policarpo Larrañaga n'apporte pas d'argent mais il vient constater sur place et visite l'établissement alors qu'il aurait pu simplement envoyer les vêtements. Il se fait donc le relais de la politique du gouvernement basque car son retour s'accompagnera certainement d'un compte-rendu aux Basques d'Uruguay. Mais là encore, ce n'est qu'une hypothèse car aucune source ne le confirme.

Malgré quelques visites notables, celles dont nous avons connaissance ne

montrent pas une très grande fréquentation de la colonie et donc, l'objectif de faire de la Citadelle une vitrine du gouvernement basque n'aura pas été vraiment atteint.

V/ La Citadelle et la mémoire de l'exil

Quand la colonie quitte la forteresse au profit de l'armée française qui prépare un nouveau conflit mondial, l'histoire ne s'arrête pas là. Il est intéressant de savoir ce que sont devenus ces enfants, leur encadrement, comment ils ont entretenu une mémoire de cet épisode ô combien important de leur vie et ce qu'est devenue la Citadelle de Saint-Jean-Pied-de-Port.

Le devenir de la Citadelle

Comme nous l'avons dit précédemment les militaires occupent la Citadelle à partir du 15 mai 1939¹. La fortification sert de garnison mais surtout de poste de surveillance de la frontière espagnole qui pourrait devenir un point d'attaque pour les Allemands. Mais le plus gros des troupes quitte les environs pour le front quand aux mois de mai et avril 1940 la situation se dégrade. Cependant les Allemands sont encore loin quand est signé l'armistice. Lors de la partition de la France entre zone occupée et zone non occupée, la cité navarraise se trouve dans la première à quelques kilomètres seulement de la ligne de démarcation. Les premiers Allemands arrivent le 29 juin 1940 mais préfèrent s'installer en ville et dans des maisons individuelles plutôt qu'à la Citadelle. Cependant ils lui trouvent rapidement une utilité car elle devient une prison². Elle servit à détenir notamment les personnes interpellées alors qu'elles tentaient de traverser la frontière et elles furent nombreuses car accéder à l'Espagne permettait de parvenir en l'Afrique du Nord ou en l'Angleterre. A la fin de la guerre elle est de nouveau laissée à l'abandon et à la charge de la commune. En 1963 elle reprend vie. Cette année-là elle est classée Monument Historique et largement restaurée. En même temps un autre projet qui reprend une idée plus ancienne se met en place et se concrétise en

1 Procès-verbaux des délibérations du conseil municipal de Saint-Jean-Pied-de-Port, 1937-1939.

2 ETXARREN-LOHIGORRI Jean-Baptiste, Un drôle de temps... Souvenirs d'enfance et de jeunesse au Pays Basque, Bayonne, Iru errege, 2015.

1965. Après de longs travaux et des adaptations nécessaires, la Citadelle devient un Collège de l'Education Nationale¹. En effet près de 30 ans après une première occupation de cette bâtisse militaire par des enfants, d'autres mineurs investissent à nouveau les lieux et ainsi s'achève un long processus de démilitarisation de ce site dépassé par l'évolution des avancées technologiques et stratégiques.

Les associations des enfants réfugiés

A la fin du franquisme, en 1978, la mémoire de ceux qu'on appelle les « enfants de la guerre » refait son apparition après un long processus. Déjà le jeune Gregorio Arrien avait travaillé le sujet d'une façon détournée à travers le prisme du modèle des écoles basques avant la guerre puis durant l'exil. En 1982, le journal *Deia* et la revue spécialisée *Kimu* s'intéressent à la question et publient plusieurs articles. En septembre 1982, suite à l'intérêt qui leur est porté, plusieurs enseignantes et du personnel de l'époque se retrouvent à Euba, un quartier d'Amorebieta en Biscaye. A la suite de cette rencontre, ils décident que leur histoire et que leur travail doivent être reconnus car ils ont été les précurseurs de l'enseignement en Basque. A la suite de cette mobilisation, le 2 juin 1982 toujours à Euba, dans l'Ikastola² Lauaxeta une cérémonie est organisée pour rendre hommage à ces enseignants et enseignantes. Mais la célébration est ouverte à tous ceux qui ont aidé les enfants dans l'exil (auxiliaires, médecins, infirmières...). Au final, un millier de personnes s'y rassemblent dont 800 qui n'étaient autres que des enfants qui avaient été envoyés en exil³. Durant cette célébration une cinquantaine d'*andereños* reçoivent une médaille de la part de l'ancien *Lehendakari* du gouvernement basque en exil, Jesus Maria Leizaola. Y participent aussi plusieurs personnalités du gouvernement autonome basque affiliés au PNV ainsi que le maire de Bilbao, Jon Castañares, lui aussi du PNV, qui fut un enfant réfugié de 1937 en Angleterre. Le lendemain, toute la presse locale et régionale parle de cette cérémonie et l'histoire de cette évacuation connaît un véritable regain d'intérêt. Le mois suivant, le travail d'étude de Gregorio Arrien

1 ZUAZNABAR-INDA Alain, *La Citadelle: épisode 3*, <http://saintjeanpeddeport-blog.com/la-citadelle-episode-3/>, consulté le 8 juillet 2015.

2 Ikastola = Ecole dans laquelle on enseigne en langue basque.

3 ARRIEN Gregorio, *Erbesteratuen oroimenak, Memoria kolektiboko erakunde eta ekimenak, 1982-2012*, Bilbao, Ed. Departamento de Cultura de la Diputacion Foral de Bizkaia, 2013, p. 20.

est publié¹.

En 1986, pour le 50.ème anniversaire de la Guerre Civile naît l'association *Asociacion de Niños Evacuados el 37- 37an Erbesteratutako Haurren Elkartea*². Cette création est la suite d'un processus de plusieurs mois durant lequel plusieurs enfants de l'époque s'étaient retrouvés avec l'objectif de réaliser une grande commémoration pour les cinquante ans de leur évacuation puis pour travailler à plus long terme sur la mémoire de l'exil des enfants. A la suite de sa création, les anciens enfants sont contactés et certains adhèrent à l'association. En octobre 1986 ils sont déjà 655 dont certains vivent encore en Grande-Bretagne ou en France³. L'association est publiquement présentée à la presse à Bilbao le 31 octobre 1986. Des centaines d'enfants de l'époque sont présents à cette conférence de presse tout comme Jesus Maria Leizaola qui montre ainsi son attachement à cette partie de l'Histoire . Cette présentation se fera également à Saint-Sébastien et à Vitoria-Gasteiz. L'objectif est double: être présent dans les médias pour faire connaître la question des enfants réfugiés mais aussi encourager les enfants de l'époque à adhérer à l'association. L'objectif semble atteint car à la fin de la première année, ils sont plus de 2 000 membres. Durant les premiers mois, ils organisent des conférences dans tout le Pays Basque avec des historiens, des journalistes et des écrivains. Le grand rassemblement commémoratif du 50 ème anniversaire est prévu pour le 24 mai 1987 et est organisé toujours à Euba. Le 19 mai 1987 une centaine d'anciens réfugiés arrivent de l'étranger pour assister à la commémoration. Ils sont reçus par les membres de l'association et le lendemain à Ajuria Enea la résidence officielle du *Lehendakari* Andarza, affilié au PNV. Le jour de la commémoration plus de 2 000 personnes participent au programme de la journée qui est le suivant :

- 10h30 accueil à Euba
- 11h00 messe et hommage à ceux qui sont décédés.
- 12h00 meeting
- 14h00 repas.

1 ARRIEN Gregorio, *La generación del exilio. Génesis de las escuelas vascas y las colonias escolares 1932 – 1940*, Bilbao, Ed. Ondura, 1983.

2 L'association des enfants évacués en 37.

3 ARRIEN Gregorio, *Erbesteratuen oroimenak... Op. cit., p. 38.*

Le succès fut tel qu'ils durent refuser du monde au repas⁴. Mais cette journée n'étant pas une fin en soi, l'association continue à œuvrer de plus belle. Durant l'automne 1987, le groupe organise deux voyages pour ses adhérents : un en Grande-Bretagne et l'autre en Belgique. 146 personnes participent au premier et 48 au second. L'objectif de ces voyages est de retourner sur les lieux de leur exil et à chaque fois ils sont accueillis par des officiels (le maire de Southampton, le ministre belge de l'immigration...).

Par ailleurs, l'association édite plusieurs livres sur le sujet des réfugiés de 1937. En 1988, *Niños vascos evacuados en 1937*² un recueil de plus de 600 photos des enfants évacués qui retrace leur périple et les différentes colonies. En 1991, un autre travail de Gregorio Arrien, *Niños vascos evacuados a Gran Bretaña (1936-1940)*³. Enfin en 1998 apparaît la dernière publication de l'association écrite par Jesus Alonso Carballes, *1937 : Los niños vascos evacuados a Francia y Bélgica : historia y memoria de un éxodo infantil*⁴. Ce livre est issu de la thèse de Carballes. C'est à ce jour le travail le plus important et le plus complet concernant le sujet des enfants basques réfugiés.

En outre, de 1987 à 2012, l'association organise fréquemment des expositions, des commémorations et des voyages vers les anciens lieux de la colonie et notamment à Saint-Jean-Pied-de-Port en 1997. Ces voyages sont fréquents et parfois ils dépassent le cadre du voyage commémoratif. Elle rend aussi hommage à ses membres les plus importants tel que Kepa Larrea qui est un fondateur puis évidemment Gregorio Arrien qui n'a cessé d'œuvrer pour leur mémoire. De plus, depuis sa création, l'association est fréquemment conviée à des cérémonies dans des mairies, ou par les institutions provinciales ou régionales. En 2006, à l'occasion de la commémoration de l'évacuation, tous les enfants de l'époque sont conviés à la résidence du *Lehendakari* et environ 400 personnes participent à cette cérémonie.

Pour pouvoir fonctionner l'association compte sur l'appui des institutions locales, provinciales et régionales car l'organisation de tous ces événements et de ces

4 ARRIEN Gregorio, *Erbesteratuen oroimenak... Op. cit., p. 62.*

2 ARRIEN Gregorio, *Niños vascos evacuados en 1937 (album Historico)*, Bilbao, Asociación de Niños Evacuados el 37, 1988.

3 ARRIEN Gregorio, *Niños vascos evacuados a Gran Bretaña (1936-1940)*, Bilbao, Asociación de Niños Evacuados el 37, 1991.

4 ALONSO CARBALLÉS Jesús J., *1937 : Los niños vascos evacuados a Francia y Bélgica : historia y memoria de un éxodo infantil, 1936-1940*, Bilbao, Asociación de Niños Evacuados el 37, 1998.

publications nécessite des fonds importants que les cotisations annuelles ne peuvent couvrir. Les aides ne manquent pas mais tout de même en 1993 ils décident la création d'une nouvelle association qui pourrait permettre de percevoir davantage de soutiens financiers mais aussi de sensibiliser plus de personnes en s'ouvrant à tous les exilés de la Guerre Civile. Cette association se nomme *Asociacion Jubilados Evacuados de la Guerra Civil*¹. Pendant deux ans, les deux associations sont enregistrées au même siège social mais à partir de 1995 des divergences entraînent une séparation. Les raisons de cette séparation sont encore floues. Jokin Etxebarria parle de divergences politiques² tandis que pour Gregorio Arrien, ce sont des « différences qui existaient entre elles tant par rapport au mode de fonctionnement que par rapport aux décisions »³ qui ont entraîné la séparation. Quoi qu'il en soit, à partir de cette date, elles organisent chacune leurs propres événements mais se rejoignent tout de même pour les dates les plus importantes. C'est le cas lors des commémorations d'Amorebieta et de Santurtzi en 2012 à l'occasion du 75.ème anniversaire de l'évacuation. Ces cérémonies sont les dernières des deux associations qui annoncent durant la même année leur dissolution. Pour le président de l'*Asociacion de Niños Evacuados el 37*, Enrique Urquijo, le constat est simple, « le nombre de membres a chuté à 400 pour des raisons logiques ». Donc le bureau décide la dissolution et organise un repas d'adieu le 11 décembre 2012. L'autre association avait fait de même le 12 octobre 2012.

Il faut noter que l'aspect politique de ces associations n'est pas négligeable. On remarque qu'elles sont fortement soutenues par les institutions locales, provinciales et régionales qui leur réservent un accueil officiel et leur accordent des subventions. La raison en est simple, chacune de ces institutions est dirigée par le PNV car celui-ci, avec la transition démocratique, est devenu le premier parti en Euskadi. Or, étant le parti qui avait organisé l'évacuation de ces milliers d'enfants et de civils pour les sauver de la guerre, il n'hésite pas à mettre en avant cet épisode glorieux de son Histoire.

Dans les années qui suivent la fin du franquisme, une autre association voit

1 Association des Retraités Évacués de la Guerre Civile.

2 Entretien avec Jokin Etxebarria 07/02/2014, Louhoussoa.

3 “Bai jardunbideen aldetik, bai hartu beharreko erbakietan, bien artean zeuden berezitasunak ikusita, banatu egin ziren”. ARRIEN Gregorio, *Erbesteratuen oroimenak...* *Op. cit.*, p. 106.

le jour. Cette association regroupe seulement les enfants qui furent évacués à la Citadelle et se nomme "Zitadelako lagunak – Los amigos de la Citadelle"¹. Son but est de garder le lien entre ces gens qui ont partagé des moments forts dans leur enfance. J'ai pu rencontrer Domeka Elezkano et Jon Ajuria qui furent parmi les fondateurs. Pour Domeka cette association n'a jamais eu pour vocation de regrouper tous les enfants qui étaient passés par la colonie mais seulement de maintenir le lien entre des personnes qui s'y sont liés d'amitiés². Ainsi l'organisation n'a jamais regroupé plus de quarante anciens de la colonie mais en même temps, elle accepte comme membre les compagnons et les compagnes de ceux-ci. Ils organisent au fil des années plusieurs excursions à la Citadelle mais aussi à d'autres endroits tel que l'Andalousie comme le ferait un club du troisième âge. Mais le principal rendez-vous annuel depuis quarante ans reste le jour de la Fête-Dieu. Ce jour là, tous les membres de l'association se retrouvent à Bilbao pour célébrer un messe en hommage à tous les disparus qui ont vécu à la colonie puis ils partagent un repas convivial, en général au *batzoki*³ de Bilbao. Les fondateurs ne considèrent pas leur association comme parallèle aux deux autres car beaucoup de ses membres y sont également adhérents . Pour Jon Ajuria « Los niños de 37 , a fait un bon travail mais ils n'ont pas les mêmes objectifs ». L'association fonctionne encore, même s'ils reconnaissent que ces dernières années elle connaît une forte baisse de fréquentation directement imputée aux décès.

Donc cette association se démarque des deux autres car elle a surtout comme objectif de permettre à ses membres de se retrouver et elle ne travaille pas sur la mémoire de l'exil. Cependant le fait que leur repas annuel se déroule dans un *batzoki* et que j'ai rencontré deux de ces membres dans ce même lieu, qu'ils fréquentent quotidiennement, ne laisse que très peu de doutes quand à leur sensibilité politique et leur attachement au PNV.

Le projet de la classe du collège de la Citadelle

En septembre 2005, à l'approche du 70ème anniversaire du début de la Guerre

1 Les amis de la Citadelle en Basque et en Espagnol.

2 Témoignage de Domeka Elezkano, garçon qui a été hébergé à la Citadelle, recueilli le 24/02/2015 à Bilbao.

3 Nom des sièges du PNV qui disposent la plus part du temps d'une partie restaurant ou bar.

d'Espagne et de celui de l'arrivée des enfants, Denise Olhagaray lance un projet pédagogique sur ce thème. Mme Olhagaray est enseignante d'éducation musicale au collège la Citadelle et au collège Jean Pujol de Saint-Etienne-de-Baigorry.

Les objectifs de son projet sont les suivants :

- Connaître l'Histoire de la Guerre Civile espagnole et plus particulièrement celle du bombardement de Gernika et de l'exil des enfants à la Citadelle
- Travailler les références culturelles et musicales des élèves
- Pratiquer la danse et le chant.

Ce projet s'étend sur toute l'année scolaire 2005/2006 et la coordinatrice y intègre les élèves des ateliers artistiques des deux établissements où elle enseigne. Ainsi elle démarre son projet avec 66 élèves (23 de la Citadelle et 13 de Jean Pujol qui sont en troisième et 30 de la Citadelle qui sont en 6^{ème}/5^{ème}). Pendant toute l'année les élèves participent à des ateliers de danses et de chants avec des professionnels, apprennent à connaître des poètes basques de l'époque ainsi que des chants. D'autre part, ils débute une correspondance avec des anciens occupants par le biais de l'association *Zitadelako lagunak* et trois d'entre eux y reviennent pour rencontrer les élèves. A cette occasion, les adolescents réalisent un documentaire au cours duquel ils les interviewent puis font ensemble une visite de la forteresse. Puis en mars 2006, les élèves de 4^{ème}/3^{ème} participant au projet partent en voyage culturel pendant trois jours à Zornotza (Biscaye). Durant cette sortie ils rencontrent Jon Maya, un célèbre danseur basque, puis la compagnie professionnelle de danse contemporaine Kukai qui prépare un spectacle sur le thème de la Guerre Civile et qui leur apprend une danse. Le lendemain, ils visitent Gernika et son musée de la paix avec Ramon Berrojalbiz, un témoin oculaire du bombardement.

Le projet se termine les 18, 19 et 20 mai 2006 avec la mise en place d'une exposition et un spectacle à la Citadelle. L'exposition bilingue (français-basque) sur la Guerre d'Espagne, le bombardement de Gernika et les enfants exilés à la Citadelle a été réalisée par les élèves du projet avec l'aide d'autres élèves des collèges de Mauléon et Saint-Palais. Le 19 mai 2006, une vingtaine de membres de l'association *Zitadelako lagunak* viennent à la Citadelle pour assister au spectacle. Celui-ci se déroule en deux parties : dans un premier temps, les élèves exécutent un ballet de danse contemporaine sur le thème des enfants exilés puis

dans un second temps, c'est la compagnie Kukai qui donne son spectacle *Gogoaren bidezidorretatik*¹. La soirée se termine alors avec un chant en commun entre les élèves et les membres de l'association *Zitadelako lagunak*. Pour Denise Olhagaray ce fut une véritable réussite. La dernière soirée fut riche en émotion tout comme pour Domeka Elezcano et Jon Ajuria. D'ailleurs le projet reçoit un prix ainsi qu'un chèque de la part de la région Aquitaine pour son travail remis par l'anthropologue Pierre Bidart.

Face au succès, son projet qui est initialement prévu pour ne durer qu'un an se prolonge un an de plus.

Lors de la seconde année du projet 1937, le nombre d'élèves participants augmente fortement. Vingt-deux élèves de l'année précédente y reprennent part ainsi que les chorales et les ateliers artistiques des collèges La Citadelle et Jean Pujo, avec un total de 100 élèves.

Pendant toute l'année ils poursuivent le travail d'étude historique et artistique débuté l'année précédente et entament une correspondance avec les membres de la chorale *Gaudeamus* de Gernika avec pour objectif de réaliser un spectacle en commun. En plus du travail d'étude habituel, Denise Olhagaray organise pendant l'année 4 journées pour que les élèves travaillent différentes thématiques. En octobre 2007, ils effectuent deux jours de stage musical et en janvier ils vont visiter le camps de Gurs et travaillent sur une création à partir du site pendant deux jours. Pendant les vacances scolaires de la Toussaint et de Pâques ils se retrouvent aussi pour retravailler le spectacle de danse de l'année précédente.

Le week-end du 31 mars 2007, les jeunes de la chorale *Gaudeamus* viennent en visite et tous ensemble ils effectuent leur premier concert en l'église de Saint Étienne de Baigorry. Puis les 27 et 28 avril 2007, c'est à dire le lendemain du 70^{ème} anniversaire du bombardement de Gernika, ce sont les élèves du projet qui se rendent dans la ville sacrée des Basques pour rencontrer à nouveau la chorale locale. Le premier soir, les deux chorales font chacune leur représentation suivie de celle des jeunes danseurs. Le spectacle se termine par un chant en commun puis par un autre avec les membres de *Zitadelako lagunak*. Le lendemain ils visitent le musée de la paix puis les élèves de l'atelier artistique donnent un spectacle en plein air devant la sculpture *Gernika* de Chilida. Le projet se termine en juin 2007 avec la réalisation par les élèves d'un DVD racontant le

¹ Les chemins de la mémoire.

déroulement de toute l'opération.

Pour la deuxième année, le projet a reçu le soutien financier de la mairie de Gernika qui a pris en charge une partie des frais.

Nous voyons donc ici comment, à travers le travail de Denise Olhagaray, près de 70 ans après, le souvenir de la présence des petits réfugiés reste vif. Ces deux années de projet ont permis de donner un nouvel élan à la mémoire historique ainsi qu'une nouvelle publicité pour ce pan de l'Histoire assez ignoré par les basques. Même si l'exil des enfants n'est pas le thème principal de la deuxième année du projet, la reconduction du ballet racontant l'Histoire des enfants réfugiés et la présence de ceux-ci au spectacle de Gernika montre qu'il a été le fil rouge. Par ailleurs, la présence de *Zitadelako lagunak* dans le projet montre que, malgré le fait que ce soit une association qui n'a pas d'objectif mémoriel, ils n'hésitent pas à s'engager dans un projet qui les concerne directement.

Ainsi, après diverses fonctions imputées aux remous de l'Histoire, la Citadelle est devenue un collège accueillant de nouveau des enfants depuis les années 60. La mémoire du passage des enfants a connu un fort regain à partir des années 70 grâce à des associations d'anciens réfugiés œuvrant contre l'oubli. Mais depuis les années 2000, ce cycle prend fin car les enfants disparaissent. Cependant des projets artistiques tel que celui du collège de la Citadelle en 2006 et 2007 permettent de donner un nouveau souffle à la mémoire. Nous pouvons donc dire que la mémoire de l'exil des enfants pendant la Guerre Civile espagnole a tendance à être moins vive car elle a du mal à passer l'étape de la disparition de ses acteurs. Cependant on ne peut pas dire qu'elle tombe dans l'oubli alors que l'on s'approche de son 80ème anniversaire.

La Citadelle est donc une colonie aux caractéristiques qui la différencient des autres colonies. Son système scolaire est dans l'esprit des premières écoles basques mais tente aussi de lui apporter son lot d'innovations. La religion, la langue basque et la culture basque y ont une grande place et ont une certaine influence sur la population locale. Enfin, le gouvernement basque a voulu en faire un exemple mais nos investigations n'ont pas montré un véritable engouement

autour de ce lieu hormis de la part de gens qui lui sont favorables et qui veulent lui afficher leur soutien. Mais il est important de souligner qu'à la fin du franquisme la mémoire de cet exil a suscité un véritable engouement de la part des protagonistes eux mêmes. Là aussi, la Citadelle se démarque par une association d'anciens réfugiés qui lui est propre et qui n'existe, à notre connaissance, pour aucune autre colonie.